

Adieu à Bruges – *Le Journal*, 28 février 1897

Lorsque, l'armée dernière, je m'en fus à Bruges, une question municipale enfiévrant la ville. Vous pensez bien que c'est là une façon excessive et antilocale de parler et que, rien au monde, hormis la procession annuelle du Saint-Sang, ne saurait enfiévrer Bruges. Elle avait son aspect de rêve coutumier : ses canaux, le long desquels, dans leurs suaires de dentelles, dorment les antiques merveilles de son art, dormaient sous un soleil pâle, lavé de pluie¹. Ses tours, dans le ciel mystique, pansaient, avec de la brume nacrée, les plaies roses de leurs pierres, et les carillons et les cloches se répondaient d'un bout à l'autre de la ville, ainsi que des appels de veilleurs.

Dans ses rues de silence, de renoncement et de paix tombale, douces figures de jadis, presque fantômes, et, pour ainsi dire, vaporisées dans un recul d'histoire et de foi, il ne passait que du passé. Ce qu'il y a d'admirable et d'unique, dans Bruges, c'est qu'elle n'est pas morte, comme on se plaît à le dire, mais que, parvenue à un point de son histoire et de son art, elle a refusé de continuer son évolution et de franchir, comme les autres villes, oublieuses de ce qu'elles furent, le seuil des siècles. Elle s'est endormie, bercée au bruit de plus en plus lointain de son émouvante histoire, et nul ne l'a réveillée, et nul ne la réveillera désormais. Si le temps a moisi ses tours, effrité ses précieuses façades, affaissé ses toits ouvragés et ses pignons fleuris, il n'a rien pu contre son âme. Son âme est telle qu'à l'époque où, penchés sur elle, Memling et Van Eyck en retracèrent la Beauté dans un élan d'impérissable amour. Ruine vivace et reviviscente, elle demeure presque intacte, malgré tout ce que la durée a pu introduire d'inharmonique à ce passé qu'elle est si dévotement, si volontairement restée. Les figures que nous rencontrons, que nous frôlons, et qui, elles-mêmes, frôlent de leur glissement ouaté toutes ces pierres, gardiennes des vieux souvenirs flamands, ne nous étonnent pas. Graves, austères, pensives ou charmantes, nous les avons vues, tout à l'heure, pareilles à leur âme, dans la salle de l'hôpital Saint-Jean, autour de la miraculeuse châsse de sainte Ursule, et dans le petit musée si calme, sur les divines toiles de Van Eyck. Ce sont les mêmes, un peu effacées, un peu décolorées, qui reviennent par les rues, qui longent l'eau dormante des canaux, qui traversent la tristesse pacifiante des béguinages, et qui, dans les fastueuses et terribles cathédrales, ombres d'un passé qui s'obstine à être du passé, s'agenouillent sur leur propre poussière. Elles ne nous semblent pas anachroniques, mais telles qu'elles doivent être, au contraire, vivantes momies, les toujours contemporaines de cette architecture de prières, et les résignées de cette vie recluse qui, derrière l'écran ou le voile de dentelles, sommeille et se dorlote, dans les intérieurs, chastes comme leurs corps, et où le siècle n'est pas entré. Ce qui détonne, dans cet ensemble, si tragiquement posthume, c'est moi-même, c'est ma hâte, ma fièvre, mon air d'étranger, ce sont les préoccupations que j'apporte ici ; et ce sont ces touristes anglais qui projettent sur les murs une ombre de caricature moderne ; et c'est cette fuite de bicyclettes, là-bas, sous les arbres, étrange apparition qui semble venir du fond d'un siècle très ancien et barbare.

Ainsi allaient mes réflexions, en harmonie avec les tours, avec les cloches, avec les visages, avec le ciel. Mais, dans les quartiers commerçants, un peu plus d'agitation changea le cours de ces pensées. J'appris que Bruges était enfiévrée. On s'y passionnait, me dit-on, pour un grand projet qui devait renouveler et faire revivre la face morte de la ville. Or, à Bruges, la façon de se passionner pour un projet quelconque consiste à n'y pas mettre d'opposition, à laisser aller les choses où elles veulent et

1 Cette phrase contient peut-être une coquille dans la répétition du verbe « dormir ».

comme elles veulent. Ce projet était de ramener la mer dans la ville, et, avec la mer, les grands navires chargés de pouilleries exotiques, le mouvement, la vie, la richesse, les luttes sociales, l'ardente concurrence du commerce. Quand ce qu'on appelle le mouvement revient dans une ville qu'il a quittée, c'est pour n'y apporter que du désastre, du sacrilège et de la mort. Il lui faut des docks, des chantiers, des usines, de larges boulevards, pour y édifier les hideux palais des banquiers et des armateurs. Alors, on éventre la ville, on enfonce la pioche dans ses plus vieux, dans ses plus illustres souvenirs, devenus des non-valeurs et qui tiennent trop de place inutilement ; on démolit tout ce qui fut sa gloire et tout ce qui est resté sa raison d'être, c'est-à-dire son âme elle-même. Et puis, quand le malheur est consommé ; quand la destruction est irrémédiable, la ville, qui ne se reconnaît plus, attend les promesses, vainement.

La mer est bien là, prisonnière dans ses canaux de pierre neuve, mais nul navire n'en remonte le cours. Les bateaux, porteurs de fortunes, continuent de passer au large, très loin, très vite, sans s'arrêter. Il ne vient plus personne, et tout le monde est parti. Les docks sont vides le long des bassins déserts ; les usines fermées déjà, avant d'avoir été ouvertes. Et ce qui n'était que du sommeil et du rêve, est devenu de la mort.

Au lieu des carillons qui, épandaient sur la ville leur musique aérienne d'une mélancolie si pleine de charme dans le silence recueilli, et si douce, de cette douceur des choses en allées, dont l'harmonie se refond, plus parfaite, dans le lointain, l'on n'entendra plus que l'aigre et strident sifflet d'un pauvre petit steamer qui, sur les eaux solitaires et muettes, d'où les cygnes ont fui, s'époumone à appeler tout le jour quelque chose qui ne reviendra jamais plus.

Bruges, une des seules villes jusqu'ici préservées des atteintes du progrès et des passions mauvaises, et des luttes barbares qu'apporte avec lui le Négoce âpre, jaloux, homicide, Bruges, ville unique, où le rêve, chassé de partout, pouvait se réfugier dans les silencieuses merveilles de son merveilleux passé, Bruges allait disparaître, elle aussi ! Et pourquoi ? Pour rien. Pour une erreur électorale, peut-être, pour une chimère économique !...

Je ne pouvais le croire. Je me disais, naïf : « Une ville comme Bruges n'appartient pas seulement à un peuple, et à elle-même. Elle est à tout le monde, et à quelque chose de plus fort et de plus mystérieux que tout le monde, à son destin ! Ce n'est pas un conseil municipal, ni un gouvernement, ni une Société financière qui peuvent en disposer, au gré de leur fantaisie, de leur mensonge, de leurs instincts aventureux, et cupides ! Ils n'oseront pas toucher à sa beauté immémoriale. Ils n'oseront pas faire que cette ville, dont ils ont la garde, soit dans quelques années une ville anonyme, comme les autres ; une manufacture, un entrepôt, une caserne !

Je me trompais. Ils ont osé ! Ce qui n'était alors qu'un projet est devenu une réalité ; il sera demain un accomplissement. Des votes parlementaires ont décidé ce meurtre ; des crédits fous ont été accordés pour ce pillage et pour cette conquête. Leur importance prouve que l'on fera largement les choses et que les pioches ne manqueront pas. Bruges n'a plus maintenant qu'à mourir, elle qui dormait, si heureuse !

Mais elle revivra de la vie pathétique des vieilles images et des vieux tableaux dans les livres de M. Georges Rodenbach. M. Georges Rodenbach n'en a pas écrit prétentieusement l'héroïque et splendide histoire en compulsant des archives, en dépouillant minutieusement des documents souvent mensongers et presque toujours inutiles. Il a mieux fait que de secouer la poussière des paperasses : il a interrogé la poussière qu'ont laissée successivement les siècles sur les vieilles pierres, les vieux vitraux, les vieux visages. Il s'est penché sur l'âme de Bruges pour l'écouter parler, et l'âme de Bruges, heureuse de cette filiale piété, lui a livré son secret, tout l'incomparable trésor de

son secret. Oui, c'est l'âme même de Bruges, si bien confondue en l'âme du poète, qu'on sent battre dans le *Règne du silence*, les *Vies encloses*, la *Vocation*, *Bruges la Morte*, le *Musée de Béguines* ; c'est l'âme de Bruges qui lui apprend à voir tout ce qu'il y a d'invisible et de pourtant vivant, et de pourtant douloureux, et de presque humain, dans les vieux meubles, les vieilles horloges, les vieilles verreries, et presque dans les vieilles eaux mortes, sépulcres de tant de reflets, et où tant de regards du passé, tant de voix anciennes montent du fond et vous regardent et vous interrogent ! C'est par elle qu'il connut ce que disent les cloches, et les prières et les sanglots qu'elles égrènent, du haut des tours, sur la ville; par elle, encore, qu'il put exprimer toutes les voix si étrangement frémissantes et dolentes du silence ; par elle qu'il est arrivé à transposer tant de nuances de formes, d'idées, de passions, de l'invisible dans l'inanimé, de l'inanimé dans l'humain, de l'humain dans le divin. Et c'est toujours l'âme de Bruges qui emplît, qui fait frissonner d'un si intense, d'un si profond frisson toutes les pages de cet admirable *Carillonneur*, que M. Georges Rodenbach vient de dédier à notre culte ardent de toutes les beautés de Bruges.

Dans ce décor d'une survie si pénétrante et d'une mort si éternelle, avec ce style profond et clair comme l'eau et le ciel de Zélande, fin et blond comme les cheveux des vierges de Memling, chantant comme les messes basses, dans les chapelles des béguines, M. Georges Rodenbach a conté le combat du siècle et du passé, la lutte d'une passion suprahumaine et d'un amour terrestre, d'une bouche de femme et de l'âme des cloches. Et quelle douceur vibrante et quel charme pâle, de la pâleur féconde des limbes en cette Godelieve², qui semble prier, aimer et vivre dans une toile de Van Eyck.

Livre admirable, je l'ai dit et je veux le répéter, car jamais, dans aucun livre, je n'ai compris aussi intensément l'accord profond, le lien d'amour mystique qui peut exister entre une âme individuelle et l'âme d'une ville. Dans le *Carillonneur*, nous sentons Bruges revivre avec tous ses organes, tous ses sentiments, tout son passé somptueux, tout son silence d'aujourd'hui, comme nous sentons la rêveuse et terrible Gand, dans M. Maurice Maeterlinck, et comme dans M. Verhaeren, c'est l'Escaut farouche, tumultueux, et ses plaines où hurle le vent.

J'aime que l'esprit d'un écrivain s'identifie avec l'esprit du pays où il naquit, qu'il nous dise son sol, son ciel, et ce qu'il y a de signification humaine dans les êtres parmi lesquels il vécut. C'est par là qu'il fait œuvre durable, qu'il nous émeut et qu'il nous prend.

OCTAVE MIRBEAU.

2 Personnage du *Carillonneur* (1897).